

Lecture analytique 10 (littérature)

Extrait de « Des Cannibales », *Essais de Montaigne, I, 31.*

1 Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus loin dans la
terre ferme, vers lesquelles ils s'en vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois,
appointées par un bout, comme les langues de nos épieux. C'est une chose merveilleuse que la fermeté
de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, des déroutes et de
5 l'effroi, ils ne savent ce que c'est.

Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son
logis. Après avoir longtemps bien pourvu leurs prisonniers de toutes les commodités dont ils peuvent
aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances ; il attache une corde à
l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être
10 offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; eux deux, en présence de toute
l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôttissent et en mangent en commun et en
envoient des morceaux à ceux de leurs amis qui sont absents.

Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que le faisaient anciennement les
Scythes ; c'est pour exprimer une extrême vengeance. Et pour preuve qu'il en est ainsi : les Portugais,
15 qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les
prenaient, qui était de les enterrer jusqu'à la ceinture, et tirer force coups d'épée sur le reste de leur corps
puis de les pendre. Pensant que les Portugais, ces gens-ci de l'autre monde, comme ceux qui avaient
semé la connaissance de beaucoup de vices dans leur voisinage et qui étaient beaucoup plus grands
maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et
20 qu'elle devait être plus aigre que la leur, ils commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre
celle-ci.

Je ne suis pas chagriné que nous remarquions l'horreur barbare qu'il y a dans une telle action,
mais je le suis pour sûr de ce que, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je
pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par
25 tourments et par géhennes¹ un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre
et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche
mémoire, non chez des ennemis anciens, mais entre des voisins et des concitoyens, qui pis est, sous
prétexte de piété et de religion), qu'à le rôtir et à le manger après qu'il a trépassé.

Nous pouvons donc bien les appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu
30 égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a
autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a d'autre fondement
parmi eux que la jalousie de la vertu. Ils ne débattent pas de la conquête de nouvelles terres, car ils
jouissent encore de cette profusion naturelle qui leur fournit sans travail et sans peine toutes choses
nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils en sont encore à cet
35 heureux point de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au-
delà est superflu pour eux.

MONTAIGNE, *Essais*, I, 31, « Des Cannibales », 1580 [orthographe modernisée]

1 Tortures